

a permis de retrouver un mot latin rare et – la performance mérite d’être saluée ! – le terme punique lui correspondant. S’il est permis à un non-spécialiste de faire ici une suggestion, le mot punique semble avoir reçu une déclinaison latine, ce qui ferait de *bdellas* un accusatif pluriel. Plutôt que l’ablatif singulier *carica*, on attendrait donc l’ablatif pluriel *caricis*, ce qui s’accorderait du reste un peu mieux que la forme *carica* avec la leçon majoritairement transmise *carice* (amuïssement de [s] final généralisé dans toute la Romania orientale et passage de [i] à [e] par suite du flottement induit entre ces deux phonèmes par le bouleversement vocalique du III^e s.). La traduction qui accompagne le texte latin nous a paru fiable et précise. À partir du § 18, toutes les formes latines relevant de l’autonymie et dûment maintenues en latin dans la traduction, sont systématiquement traduites entre crochets droits : ce parti-pris aurait mérité d’être suivi aussi dans les § 10-17. L’annotation est généralement judicieuse : quoiqu’on puisse, ici ou là, regretter que tel ou tel point n’ait pas semblé digne de commentaire (ainsi, au § 7, on aurait attendu une note expliquant que le complément du superlatif, loin d’être systématiquement exprimé au génitif comme le veut Augustin, peut s’exprimer à l’aide de la préposition *ex*), on y trouvera le matériel nécessaire à l’intelligence du texte, ainsi que de précieuses comparaisons avec les œuvres d’autres grammairiens de l’Antiquité, notamment Dosithée, Donat et Charisius. C’est à peine si l’on regrette que le référencement des notes soit parfois un peu désordonné : ainsi, la note 11.1 se trouve dans le commentaire sous l’entrée fautive « 10.1 » ; la note 13.1 semble, pour sa part, avoir disparu... La bibliographie (p. XLIX-L) ne semble rien omettre d’important, mais on y cherche en vain les références précises des éditions de Mai et de Weber, pourtant souvent mentionnées, qui n’apparaissent pas non plus dans le *conspectus siglorum* ni dans l’annotation infra-paginale. Une série d’index bien conçus et globalement complets facilite la circulation à l’intérieur de l’ouvrage. La présentation du volume est fort soignée et laisse apparaître fort peu de coquilles (à la p. XXXVII, on corrigera néanmoins **uocatium* en *uocatiuum*). Ce beau travail apporte une contribution de poids à la connaissance des grammairiens latins et de leur influence sur le Moyen Âge occidental ; il fournit aussi un éclairage intéressant sur la culture d’un auteur majeur de la latinité et mériterait, à ce titre, d’être diffusé en dehors du cercle restreint des spécialistes de linguistique latine.

François PLOTON-NICOLLET

Iaroslav LEBEDYNSKY, *Les Indo-Européens. Faits, débats, solutions*. 3^e édition revue et corrigée, Arles, Errance, 2014. 1 vol., 224 p., nombr. ill. (CIVILISATIONS ET CULTURES). Prix : 29 €. ISBN 978-2-87772-564-4.

Sur un sujet aussi spéculatif que celui des « Indo-Européens », en tant que locuteurs préhistoriques d’une hypothétique « proto-langue » dénommée l’« indo-européen », les vues sur l’identité de ce peuple postulé peuvent être radicalement inconciliables en fonction des scénarios élaborés. *Les Indo-Européens* d’I. Lebedynsky, dont il s’agit ici de la troisième édition (la première est parue en 2006, la seconde en 2009), présente sur ces matières une vision que l’on qualifiera d’académiquement traditionnelle et d’apparence consensuelle (elle satisfera la plupart des spécialistes de la grammaire comparée qui se méprennent sur la nature des objets

qu'ils bâtissent). C'est un ouvrage de vulgarisation par un historien bien informé mais qui n'est à proprement parler ni un linguiste ni un archéologue. Inégalement illustré et gonflé d'un « atlas » de 37 cartes (trop peu détaillées et qui auraient pu pertinemment se réduire à moins de 10), il est dépourvu de notes ou de références (même pour les citations d'auteurs) susceptibles d'étayer son propos, ne livrant en annexe qu'une brève bibliographie commentée. Il prétend en sous-titre présenter « (les) faits, (les) débats, (les) solutions ». Il n'en est que peu. La soi-disant évidence de départ, mais qui n'est en réalité qu'une hypothèse, est que l'existence d'une famille de langues, structurellement et historiquement apparentées, implique nécessairement l'existence d'une protolangue et donc d'un proto-peuple de locuteurs. Cette hypothèse généalogique arborescente de l'unité originelle pour expliquer une diversité observable aussi loin que l'on remonte dans les temps antiques, est en effet la plus simple et celle qui a fait office de modèle dominant pour les études comparatives indo-européennes depuis plus de deux siècles. Cette hypothèse présentée comme « l'explication la plus logique » est à la base-même du « dossier linguistique » formant la première partie, qui ébauche sommairement une histoire de l'idée indo-européenne en prenant soin d'évacuer les avis dissonants d'un linguiste comme Troubetzkoy sur le problème de l'idée même d'une langue-mère unique, en les déformant grossièrement (p. 14). La présentation des différentes langues indo-européennes qui suit est semblablement biaisée : la réalité dialectale est toujours présentée comme secondaire par rapport à la protolangue postulée pour chaque sous-famille (ex. pour l'anatolien p. 20, puis les titres : « le celtique », « l'italique », « le grec » etc.) ; des langues auraient été parlées ailleurs (où elles ne sont pas attestées) « avant de se diffuser vers l'Ouest » (ex. le celtique, p. 21) ; des langues supposées pures seraient devenues « très abâtardies » (ex. l'albanais, p. 24) ; mais en réalité c'est toute la complexité d'une aire linguistique, faite d'un grand nombre de dialectes occupant un vaste continuum géographique, qui transparaît à travers les sources historiques les plus anciennes relatives aux divers parlers (la majorité faut-il insister) qui n'ont pas accédé au rang de langue véhiculaire ou de civilisation, pour un temps fixée, ou alors seulement sporadiquement ; quant à la question des « superfamilles » généalogiques, il est paradoxal d'en déclarer difficile une appréhension protohistorique (p. 41) quand par ailleurs on postule une protolangue indo-européenne que l'on n'hésite pas à localiser de façon très précise quelques milliers d'années avant notre ère. Enfin le chapitre sur « la reconstruction de l'indo-européen » se gausse de quelques vues anciennes (à peine plus caricaturales que celles présentées), mais omet de s'interroger sur la nature même desdites reconstructions et sur le fait qu'elles ne soient, comme le concevait A. Meillet lui-même, que de simples formules résumant les correspondances observées ; plutôt que de les rapporter à une illusoire langue-mère, les résultats de la comparaison en termes de « stades » (p. 44-5, 50, 83) pourraient tout aussi bien – et de façon sans doute beaucoup plus féconde – être interprétés en termes d'histoire globale d'une *famille* de langues, qu'il y aurait d'ailleurs un intérêt à continuer de tracer jusqu'à l'époque contemporaine. Le « dossier ethnoculturel » formant la seconde partie de l'ouvrage est semblablement vicié (dans l'interprétation des données) par l'« hypothèse indispensable » du proto-peuple, celui des « vrais Indo-Européens, au seul sens scientifiquement admissible de ce terme » et dont l'histoire « s'arrête évidemment avec leur disparition en tant que communauté et la formation de nouvelles

entités celtique, germanique, iranienne, etc. » (p. 55). « La » culture supposée homogène de ces hypothétiques Indo-Européens originels est ensuite abordée au travers d'une présentation de la théorie trifonctionnelle de Dumézil – on notera à nouveau que les faits comparables mis en évidence par ce savant sont susceptibles d'autres explications que celles avancées par le postulat d'une proto-idéologie ancestrale plus ou moins fidèlement conservée en héritage chez les différents peuples de langues indo-européennes au travers des plus anciens témoignages les concernant –, puis est « reconstituée » par une paléontologie linguistique sélective, prétendue méthode dont les flagrantes apories sont restées les mêmes depuis le XIX^e siècle. En marge de toute scientificité, il est aussi affirmé à propos de ce peuple imaginaire que physiquement (mais non racialement – noter la nuance) « on peut [lui] attribuer avec certitude un aspect europoïde » (p. 58) : pour ce que l'auteur entend par là, on se reportera aux « reconstitutions » et « reconstructions » faciales et physiques qui parsèment l'ouvrage (p. 96, 118-119, 129, 134, 137, 158, 161, 165), ou à la photographie d'un Ouïghour (turcophone donc) du Xinjiang « ayant conservé le type purement europoïde des anciens habitants du bassin du Tarim » (p. 95) ; le paragraphe sur l'anthropologie physique (p. 93-97) parle néanmoins aussi « chez les groupes ethnolinguistiques issus de la communauté indo-européenne » de l'existence assurée « d'un élément à pigmentation claire, parfois nombreux » (hélas pour les nuances, les illustrations de l'ouvrage ne sont pas en couleur). La troisième partie formant le « dossier archéologique » présente d'abord les différentes hypothèses en présence relatives au foyer originel du proto-peuple postulé, variables dans le temps (du paléolithique au chalcolithique) et dans l'espace (de l'Arctique à l'Inde). En concordance avec certains résultats d'une controversée glottochronologie (technique qui appréhende de façon quantitative et mécanique la divergence des langues au sein de familles linguistiques envisagées sous le seul modèle de l'arbre généalogique – à noter ici les résultats absolument incompatibles obtenus p. 80-82 versus p. 84), l'auteur situe la période de l'unité linguistique (l'époque de la protolangue) entre 4500 et le début du III^e millénaire av. J.-C. (p. 80-83), et reprend avec quelques nuances la « théorie des Kourganés » de M. Gimbutas (affinée par J. Mallory), c'est-à-dire celle d'une vaste expansion par migration des locuteurs eux-mêmes à partir d'un foyer géographique au départ restreint situé en bordure septentrionale de la mer Noire (p. 113-172). La présentation des différentes cultures archéologiques n'est en soi pas inintéressante, mais leurs identifications linguistiques restant objectivement à jamais sans réponse, les qualifier d'« indo-européennes » sur fond de « kourganisation », vue comme une « indo-européanisation » linguistico-culturelle, ne tient pas la route. Sur le plan archéologique, l'apparition et la disparition des différentes cultures matérielles préhistoriques se succédant dans l'Eurasie sont des phénomènes complexes qui n'impliquent en rien nécessairement une succession de cultures ethno- ou idéolinguistiquement homogènes, et toute interprétation en termes d'expansion, destruction, fusion, etc. d'une culture par rapport à une autre, ou en termes de migration ou invasion de populations, ne peut se déduire uniquement d'un modèle ethnolinguistique lui-même spéculatif, comme cela a été trop longtemps le cas. C'est ce qu'avait déjà dénoncé il y a quelques années l'archéologue Colin Renfrew (*Archaeology and Language: The Puzzle of Indo-European Origins*, Londres, Cape, 1987), lequel était néanmoins resté attaché à l'idée même d'une protolangue, l'existence de celle-ci étant

cependant reportée beaucoup plus loin dans le temps, avec une première large diffusion liée au processus de néolithisation par dispersion graduelle des groupes d'agriculteurs parlant une forme d'indo-européen : pure hypothèse certes, dont on peut aussi se passer, mais qui a pour avantage (non explicite) de concevoir une vaste aire dialectale potentiellement (mais non exclusivement) indo-européenne suffisamment haut dans le temps (résultat concret d'un tel processus de diffusion), au sein de laquelle se seraient ensuite développées diverses cultures en contact mais distinctes : ce que l'on trouve de culturellement commun chez les différents peuples de langues indo-européennes (ou même d'autres groupes linguistiques) à leurs entrées respectives dans l'histoire résulterait ainsi de processus divers qui se sont produits sur une longue période et un vaste espace, traits communs « archaïques » d'une certaine façon mais qu'il est assurément vain de vouloir ramener à quelque protoculture unique primitive (surtout que les plus notables de ces traits renvoient clairement à des phénomènes – société à chefferies, nomadisme pastoral – relativement tardifs). Sur toutes ces questions, on ne peut ici que renvoyer au magistral ouvrage épistémologique critique de l'archéologue Jean-Paul Demoule, *Mais où sont passés les Indo-Européens ? Le mythe d'origine de l'Occident*, Paris, Seuil, 2014. 1 vol., 739 p., 19 tableaux et cartes (La Librairie du XXI^e siècle). Prix : 27 €. ISBN 978-2-02-029691-5, lequel, peut-on l'espérer, permettra aux études indo-européennes, qui ont accumulé quantité de résultats notables à travers une comparaison rigoureuse des données linguistiques ou plus généralement culturelles, de repartir sur de nouvelles bases plus réalistes quant à l'interprétation et aux explications des correspondances constatées.

Christophe VIELLE

Pierre CARLIER, Charles DE LAMBERTERIE, Markus EGETMEYER, Nicole GUILLEUX, Françoise ROUGEMONT & Julien ZURBACH (Ed.), *Études mycénienne 2010. Actes du XIII^e colloque international sur les textes égéens, Sèvres, Paris, Nanterre, 20-23 septembre 2010*. Pise-Rome, Fabrizio Serra Editore, 2012. 1 vol., XXVIII-611 p. nombr. fig. (BIBLIOTECA DI « PASIPHAË », 10). Prix : 280 €. ISBN 978-88-6227-472-2.

Le 13^e colloque international sur les textes égéens est le second à avoir eu lieu en France, après le colloque de Gif organisé à l'initiative de M. Lejeune au lendemain du déchiffrement du linéaire B. C'est pour s'inscrire dans la tradition inaugurée par M. Lejeune que les actes du treizième colloque s'intitulent *Études mycénienne 2010*. Leur publication a été endeuillée par le décès de Pierre Carlier, survenu un an après le colloque qu'il a activement contribué à organiser. Les actes sont dédiés à sa mémoire. Les contributions réunies sont classées en trois sections, « nouveaux textes et instruments de travail », « épigraphie et histoire », et « langues et écritures ». Elles sont précédées de notices relatives à l'organisation du colloque et d'une liste des abréviations. Elles sont suivies d'une conclusion dans laquelle Fr. Bader rend hommage à M. Lejeune et à « l'esprit de Gif », du compte rendu de l'assemblée du CIPEM, et d'un index. La première section s'ouvre avec le *Rapport 2006-2010 sur les textes en écriture hiéroglyphique crétoise, en linéaire A, et en linéaire B* (M. Del Frio), qui s'inscrit dans la lignée des rapports publiés depuis 1986. Il est suivi du premier rapport sur les écritures chypro-syllabiques du premier et du second millénaire